Processus de création

Les premiers temps d'une création Turak sont consacrés à la recherche poétique, afin de cerner l'univers dans lequel se développera ce spectacle. Notamment par le biais de dessins, de croquis, de photos d'objets et/ou de personnages prototypes, de visages sculptés dans des noyaux d'avocats ou des "poums" de terre que nous laisserons ensuite vieillir et se rider. Ce sont des traces de ces recherches qui avancent qui constituent ce dossier.Tout droit sorti de "l'école polysémiqu", notre théâtre d'objets se conjugue à l'imparfait du suggestif, au subjectif plus-que parfait. Il ne sait pas dire précisément ce qu'il raconte. Il cherche à raconter ce que l'on ne peut pas dire autrement. Notre théâtre remue la poussière dans la lumière et tente de raconter avec ses vieux objets détournés, ses images ajustées, ses sons apprivoisés, ses mots bricolés et chacun peut se l'approprier. Ce théâtre est un conglomérat de terre, d'eau, de neige et d'objets abandonnés, connus, échappés ou tombés du camion. Une énorme boule roulée dans nos mémoires. Une compression d'objets qui restent bien reconnaissables dans cet amas. Ce bonhomme de neige des terrains vagues roule sa boule et pousse sa bosse. Quelques musiciens le suivent. Il se vautre dans les remises et les garages, et amasse dans l'arrière boutique de nos souvenirs. Tel un rocher de Sisyphe que nous poussons chaque jour et laissons ensuite dévaler la pente pour tenter de bousculer un peu nos imaginaires. Avec ce passé sur lequel nous glissons, ces objets sur lesquels nous trébuchons, notre théâtre est comme un chien dans un jeu de quilles qui dégringole dans le présent.

Moment de création : l'envol de la dame blanche

Perchés sur une structure métallique, Simon Giroud et Patrick Murys répètent une scène : il s'agit d'animer la dame blanche en prise avec une forte bourrasque de vent. Ici, pas d'aide technique : le vent sera suggéré par les bruitages des marionnettistes, et surtout par les mouvements de la dame blanche. Caroline Cybula est en bas : danseuse et marionnettiste, elle occupe la fonction d'assistante à la mise en scène sur ce projet. Pour l'heure, il s'agit de travailler la précision des gestes.

Pendant ce temps, Michel Laubu est à cour : il discute avec Fred Soria, le régisseur plateau, du moyen de faire rouler le side-car. Puis monte voir Olivia Burton, la dramaturge : « Je n'ai pas abandonné l'idée du livre. Pour moi, c'est un palimpseste. C'est pour ça qu'on peut gratter le noir de fumée et ça apparaît. Il y a un truc à faire avec ça. On a ce qu'il faut. Pour moi, c'est son carnet de voyage. Il se remémore ça. »

S'ensuit une discussion à trois, avec Emili Hufnagel qui les rejoint.

Sur le plateau, au centre : un échafaudage sur lequel sont assemblés des frigos. Un technicien assemble des fils dans le dos des frigos. Des lumières s'allument, s'éteignent.

Parmi les frigos, deux roues de diligence, un bleu de travail devenu l'étendard du peuple des robinets, des livres anciens, un tonneau bleu et or, une échelle, des plantes vertes, un squelette en bois.

À cour : une vieille roue de mobylette, un frigo, un coussin, une coupe.

À jardin : un frigo, un micro, une malle, un abat-jour, des bâtons de dynamite, un rétroprojecteur, le bac d'une vieille glacière bleue, un tricycle d'enfant, des chaussures de ski d'où sortent des bonnets de Père Noël.

À l'avant-scène : un vidéoprojecteur, une porte couchée, un lecteur de bandes magnétiques.